

A quoi bon les sciences humaines ?¹

carl havelange

maître de recherches au F.N.R.S.



A quoi servent les sciences humaines ? La philosophie, l'histoire, la sociologie, l'archéologie, la philologie, l'anthropologie, les sciences de la communication, ... ? Tout dépend du sens que l'on accorde à l'idée d'utilité et des critères qu'on lui associe. D'un point de vue économique, on conviendra aisément de la faible rentabilité de nos pratiques. L'une ou l'autre « spin off », heureuse réalisation, ne parviendra pas à faire oublier que globalement les sciences humaines n'ont pas pour spécificité ni pour projet de produire de l'argent – sauf, plus sombre manière de jouer perdant, à trop se livrer au sein d'une institution d'enseignement à la comptabilité des étudiants « finançant ». Nous

¹ Paru dans *Le quinzième jour*, ULg, mars 2002, p.2 et dans *Courrier des amis de l'université de Liège*, juin 2002, p.2.

produisons, c'est entendu, des livres. Dans les meilleurs des cas ceux-ci, qui ont demandé des années de labeur, se vendent à quelques milliers d'exemplaires... Quant aux projets de recherche qui requièrent un investissement financier plus conséquent, celui-ci émane presque toujours, et pour cause, du secteur public et l'on n'attend pas, sauf exception, que de tels investissements produisent un « return » financier vraiment substantiel.

Sans débouchés économiques très clairement définis, les sciences humaines ne sont pas pour autant isolées dans leur tour d'ivoire. D'abord parce qu'elles répondent à certaines des missions, très concrètes, conférées dans nos sociétés à ce que l'on voudra bien appeler encore le service public. Recherche, enseignement, services à la communauté: c'est là, et là seulement, en ces activités nécessairement libres de finalités directement économiques, que les sciences humaines, et d'ailleurs plus généralement les activités universitaires, trouvent l'essentiel de leur légitimité, de leur dignité et de leur utilité. Hors ce triple idéal, dont les termes sont diversement pondérés selon les fonctions de chacun, l'université perd toute raison d'être et finalement toute signification. Il ne suffit pas de le dire et de brandir en manière d'autojustification l'importance de ces missions. Mener une recherche honnête et lucide ; enseigner correctement ; mettre ce que l'on sait au service de quelque chose de plus large que soi : il n'est rien de plus exigeant ni de plus périlleux. Et plus encore quand on sait combien la qualité du travail universitaire est menacée par les impératifs d'une rentabilité non plus économique cette fois, mais institutionnelle, impératifs tout aussi pernicieux et à ce point intériorisés qu'ils en deviennent parfois comme invisibles.

A quoi servent les sciences humaines? En dépit de la variété de leurs procédures d'investigation et de l'extrême diversité de leurs objets de recherche, elles sont réunies par leur intérêt commun pour l'homme en tant qu'être culturel, c'est-à-dire en tant qu'il est mu par un ensemble de déterminants non strictement biologiques ou « naturels ». Toute définition de la culture inscrit l'humanité dans la dimension de l'historicité. En d'autres termes, elle suppose une dynamique très complexe de l'héritage et de la transmission permettant de rendre compte des diverses formes d'organisation humaine et de leurs transformations. C'est cela, peut-être, qui constitue la spécificité des sciences de l'homme: la difficile évaluation, toujours inquiète, toujours vivante, de la liberté

relative du devenir caractérisant cette manière si singulièrement humaine d'être, collectivement aussi bien qu'individuellement, présents au monde.

Traces du passé, signes du présent, indices du devenir, voilà toute la matière de nos disciplines. Traces, signes, indices : il ne s'agit jamais, bien entendu, de pures descriptions, mais toujours d'opérations, délicates et passionnantes, de construction critique de la réalité. Les phénomènes culturels, en leur infinie diversité, n'existent pas comme des choses, qu'il suffirait de montrer et de décrire ; ils n'existent pas indépendamment du regard que l'on porte sur eux. C'est-à-dire que le praticien est toujours responsable, irréductiblement, du récit qu'il produit, du sens qu'il confère aux phénomènes qu'il étudie, de l'intelligence qu'il en propose. « Il n'y a pas d'histoire sans historien », écrivait Paul Valéry en une formule lumineuse et que l'on appliquera bien au-delà des seuls territoires de l'historien. La réflexion, d'une inépuisable fécondité, permet aujourd'hui de renvoyer dos-à-dos la dangereuse ingénuité de réalismes objectivistes qui ne sont toujours pas passés de mode et la stérilité très en vogue de telles formes dévoyées du relativisme où l'on voudrait faire croire en la seule puissance du sujet. Les sciences humaines le rappellent sans cesse à l'enthousiasme et à l'humilité du chercheur : toute forme de connaissance est mise en relation. Elles forgent le sens de la rigueur, de la liberté et de la modestie. Voudrait-on renoncer à cette part de notre héritage et, dans le monde qui nous menace, aux exigeantes promesses de son épanouissement?